



Ces espaces où l'enfant n'est pas le bienvenu

LOISIRS Un restaurant de Vevey se montre restrictif à l'égard des plus jeunes, et les médias s'enflamment. Pourtant sa démarche n'est pas isolée. Les lieux «adults only» sont de plus en plus nombreux. De quoi cette exclusion est-elle le symptôme?

SOPHIE GAITZSCH

✉ @s_gaitsch

Savez-vous qu'il existe des croisières Disney? Oui, six navires de la Disney Cruise Line pouvant accueillir des milliers de vacanciers accros à Mickey sillonnent les mers du globe. Spectacle *Reine des neiges*, chambres au décor tout droit sorti d'*Aladin*, cinéma diffusant en boucle les plus grands succès de la compagnie: le programme semble pensé de bout en bout pour les familles. Sauf que... Paradoxe suprême, ces croisières ont succombé à la tendance «no kids», ces lieux ou séjours réservés aux plus de 18 ans, toujours plus nombreux. Sur les bateaux Disney, il existe désormais des restaurants, des magasins et des piscines interdits aux enfants.

En Suisse, le phénomène se manifeste plus ou moins discrètement. En 2017 à Genève, le restaurant Le Milan a provoqué un tollé en n'acceptant plus les convives de moins de 4 ans. Le patron, rappelé à l'ordre – la manœuvre étant illégale – a rapidement fait machine arrière. Plus récemment, l'établissement veveysan Filumé a suscité l'attention des médias pour avoir signifié sur son site internet que les enfants n'étaient pas les bienvenus.

Moins visibles, les hôtels «adults only», qui exigent un âge minimum de leurs clients, souvent 16 ou 18 ans, figurent désormais en bonne place sur les sites des tour-opérateurs. «Leur apparition s'inscrit dans une segmentation croissante du marché au cours des vingt dernières années, précise Markus Flick, porte-parole de Dertour Suisse, propriétaire de



«Pour les parents, emmener sa progéniture dans des lieux publics, c'est se rendre vulnérables»

DANIEL STOECKLIN,
SOCIOLOGUE À L'UNIGE

Kuoni et Helvetic Tours. Les hôtels réservés aux adultes séduisent des personnes de tous âges, stressées par leur travail, souvent des parents qui veulent se détendre pendant quelques jours.» Désormais, sur les 2045 hôtels présentés sur le site d'Helvetic Tours, 286 affichent l'étiquette «adults only».

Autre face d'une même médaille, les lieux de restauration spécifiquement adaptés aux plus jeunes – mi-café, mi-aire de jeu – fleurissent, à l'image de Maze, dans le quartier genevois des Eaux-Vives, qui se décrit sur son site internet comme le lieu le plus «kids friendly» du canton. Quant aux transports, cela fait bientôt vingt ans que les CFF proposent des wagons «famille» équipés de toboggans.

Faire cohabiter les générations dans les lieux publics est-il donc devenu si difficile? C'est en tout cas l'impression de Grégoire,

père d'une fille de 2 ans. «Les gens nous lancent des regards appuyés quand ma fille fait du bruit. Ce que je ressens, surtout dans les restaurants et les cafés, c'est «va ailleurs». De plus en plus souvent, j'hésite avant d'entrer et me demande si j'ai envie de subir ces regards-là et de me sentir un peu honteux.» Grégoire précise: sa fille, il ne la laisse pourtant pas faire n'importe quoi. Il fixe des limites claires et tient compte des autres clients. «Aujourd'hui, dans les lieux publics, les gens mettent leurs enfants devant des écrans et ils ne font plus de bruit. C'est plus magique que le coloriage, c'est sûr, on s'est habitué à ça», avance le trentenaire genevois.

Peu d'incitations à sortir

Les adultes supportent-ils vraiment moins les enfants que par le passé? Ou seraient-ce les enfants qui sont devenus plus turbulents? Zoé Moody, professeure à la Haute Ecole pédagogique du Valais et chercheuse au Centre interculturel en droits de l'enfant de l'Université de Genève, estime que l'on est confronté à «une forme d'incompréhension intergénérationnelle». Pour en expliquer les prémices, elle remonte à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, qui a vu l'enfant utile, employé aux champs et dans les usines, devenir petit à petit, avec l'interdiction du travail et l'avènement de l'école obligatoire, un enfant précieux. Ce basculement se double d'une évolution spatiale: au fil du temps, les plus jeunes cessent d'occuper les rues pour intégrer des lieux, de formations mais aussi de loisirs, spécialement pensés pour eux. Nadja Monnet,



anthropologue à l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille, qui a abondamment étudié la présence des enfants et des adolescents dans l'espace public, souligne que cette tendance se poursuit jusqu'à aujourd'hui. «Les enfants font l'objet d'une prise en charge permanente, dans des activités extrascolaires, par les maisons de quartiers. En parallèle, les intérieurs sont devenus de plus en plus confortables et intéressants, ce qui n'incite pas à sortir, une tendance encore renforcée par l'avènement des réseaux sociaux.» Résultat: dans l'espace public, enfants et adultes se côtoient de moins en moins, et semblent avoir de plus en plus de difficultés à le faire.

Dans cette séparation, poussée à l'extrême lorsque les enfants sont exclus de certains lieux, le professeur de sociologie à l'Université de Genève Daniel Stoecklin voit une forme de ségrégation «révélatrice du polissage du monde». Un monde aseptisé où le social est atomisé. «Dans une société obsédée par le risque zéro et dans laquelle les gens veulent de plus en plus tout contrôler, la spontanéité des enfants devient une source d'anxiété et de stress pour les adultes. Pour les parents, emmener ses enfants dans des lieux publics, c'est se rendre vulnérable: on risque de perdre la face, de passer pour un mauvais parent, et on nous le fait sentir.»

Du côté des parents, justement, la professeure de psychologie du développement à l'Université de Louvain Isabelle Roskam sou-

ligne ce qui apparaît à première vue comme une contradiction: les lieux interdits aux enfants se développent alors que ces derniers n'ont jamais fait l'objet de tant d'attention. «L'enfant est au centre de toutes les préoccupations. Son intérêt supérieur prime au sein des familles, avec un débat incessant autour de la pression sur les parents et leur disponibilité qui doit être sans faille.» Mais peut-être que ce «graal à protéger», autour duquel «tout est pensé» suscite aussi des réactions contraires, avance la spécialiste du burn-out parental. «Cela agace certaines personnes, qui portent désormais ouvertement le message qu'elles souhaitent avoir des espaces pour se reposer. Une démarche d'autant plus acceptée car notre société prône qu'il faut être à l'écoute de notre corps et de nos besoins.»

Les spécialistes laissent entendre que les enfants sont plus turbulents que par le passé

Zoé Moody, de la HEP du Valais, cite, elle, le mouvement «childfree», qui revendique la liberté de ne pas avoir d'enfants. «Il dénonce le jugement qui pèse sur les personnes qui font ce choix, mais ce qu'on lit en creux, c'est la reconnaissance qu'avoir des enfants comprend aussi des aspects négatifs. Désormais, il est

socialement plus acceptable de dire qu'on ne veut pas d'enfants, mais aussi qu'on ne veut pas subir les enfants des autres.»

«La pédagogie positive a poussé le curseur trop loin»

Quant à savoir si les enfants sont plus turbulents que par le passé, c'est ce que laissent entendre les spécialistes qui dénoncent les dérives de la discipline positive, notamment dans un récent article du *Monde*. Citée par le quotidien français, la maîtresse de conférences en psychologie Olivia Troupel estime ainsi que «le comportement de certains enfants en société pose problème» et que «la pédagogie positive a poussé le curseur trop loin et ne permet pas à l'enfant d'apprendre à gérer ses frustrations».

Isabelle Roskam, tout en évoquant des parents perdus face à de multiples injonctions et qui peinent à fixer des limites, invite à ne pas faire de raccourcis. Et Zoé Moody à s'interroger sur l'évolution des modèles éducatifs. Il n'y a encore pas si longtemps, un schéma beaucoup plus autoritaire prévalait, dans lequel il était jugé normal que les adultes interviennent pour réprimander la progéniture des autres. «Aujourd'hui, certaines personnes qui ont grandi dans ce modèle se sentent impuissantes face à des enfants qui bougent et font des bêtises. Ces comportements ne sont peut-être pas plus fréquents que par le passé, mais les adultes se sentent moins outillés pour y répondre.» ■